

Sacramento, Californie
Samedi 17 août 1996, 18 h 47

De grands lauriers-roses touffus lui fournissaient un abri dans l'ombre de la nuit, tandis qu'il observait la porte d'entrée de la maison des Anderson. Derrière lui s'étendait un champ d'herbes sèches et hautes, qui lui seraient utiles pour rester caché quand le moment serait venu de récupérer sa voiture garée de l'autre côté. L'herbe sèche représentait un risque d'incendie. Dans son quartier, on s'en serait déjà débarrassé. S'il avait appris une chose après avoir surveillé les environs durant deux mois, c'était que les gens qui vivaient ici étaient négligents. Aucun panneau « Surveillance de voisinage ». Aucune réunion régulière. Aucune communication.

Des idiots.

Ignoraient-ils que la meilleure protection contre le crime était un public bien informé? Soyez vigilants quant à ce qui se passe dans votre communauté. Soyez attentifs. Prêtez attention aux étrangers ou aux véhicules inhabituels. Il secoua la tête.

Dans les médias, les « experts » rappelaient avec insistance que les meurtres récents avaient été commis par une personne avide de pouvoir, qui se prenait pour Dieu. Ce n'était pas du tout le cas. C'était une question de patience. Il n'avait pas seulement la patience d'un saint, il

était saint. Ce n'était pas un pervers, un fou, ni rien de ce dont les journalistes aimaient à le traiter. S'il était « fou à lier », il retrouverait chacun de ces soi-disant « experts » et tout serait réglé.

L'agent du FBI Gregory O'Guinn, devenu écrivain après sa retraite, le qualifiait de raté, affirmant qu'il n'était qu'un marginal... un minable qui prenait son pied en torturant les innocents. Gregory O'Guinn était un mauvais témoignage pour Harvard.

Mais il se fichait bien de ce que pouvait penser O'Guinn ! Il connaissait la vérité. Il savait ce qu'il faisait, et pourquoi. Il connaissait la différence entre le bien et le mal. Si l'écrivain passait plus de temps à enquêter sur les vies qu'avaient menées les défuntés, il verrait qu'elles étaient loin d'être innocentes – c'étaient de mauvaises filles. C'étaient des adolescentes irrespectueuses qui l'avaient forcé à agir, car personne d'autre ne le faisait. Si O'Guinn connaissait toute l'histoire, il reconnaîtrait que c'était un justicier, un héros, un homme contraint à contourner les procédures classiques de la loi pour rendre sa propre justice.

Il gardait les yeux rivés sur la porte d'entrée des Anderson. Jetant un œil à sa Rolex, une Oyster Perpetual Sea-Dweller, il déglutit pour chasser la colère qui le rongait de l'intérieur. Il avait beau éprouver une aversion pour l'eau sous toutes ses formes – mer, océan, piscine – il avait toujours voulu une Sea-Dweller. Son père portait exactement la même. Avec son chronomètre à mouvement automatique trente et un rubis, la montre était étanche jusqu'à 1 220 mètres. Elle était résistante, sans être aussi lourde que ces épaisses montres Omega. Elle avait été fraisée à partir d'un solide bloc d'acier inoxydable 904L, dont le prix frôlait le ridicule. Le cadran était facile à lire, même dans l'obscurité. C'était

un cadeau qu'il s'était offert en récompense d'une mission parfaitement exécutée – trois filles en trois mois, toutes des menaces pour la société.

Il plissa les yeux. *Où était Jennifer ?*

Tous les samedis soir au cours des huit dernières semaines, avec une régularité d'horloger, les parents de Jennifer Anderson avaient laissé leur fille de seize ans seule chez eux pour leur sortie hebdomadaire au restaurant et au cinéma. Ce qu'ils ignoraient, c'était que cinq minutes à peine après leur départ de la maison, leur fille franchissait la porte d'entrée et se dirigeait vers le jardin public du quartier, où elle retrouvait son petit ami. Quelle honte.

Convaincu qu'elle finirait bien par se glisser hors de chez elle, il décida d'attendre tout en songeant aux autres filles qu'il avait récemment rappelées à l'ordre. D'après les spéculations des experts, c'était en torturant les filles qu'il prenait son plaisir. Ridicule. C'était davantage la curiosité malsaine du public qui le galvanisait, plutôt que les corrections toutes personnelles qu'il infligeait aux jeunes filles qu'il ramenait chez lui.

Était-il donc le seul à refuser de laisser des adolescentes insolentes et pourries gâtées mener le monde à la baguette ?

Samedi 17 août 1996, 19 h

Lizzy Gardner dévalait discrètement les escaliers, espérant pouvoir s'échapper incognito, mais lorsqu'elle atteignit le rez-de-chaussée, le rouge à lèvres de sa sœur glissa de la poche de son pantalon et roula sur les carreaux de l'entrée.

— Où crois-tu donc aller, Elizabeth ? lui demanda son père depuis la cuisine.

Elle soupira en se tournant vers lui.

Debout derrière son père, sa mère agitait la main d'un air négligent pour indiquer à Lizzy qu'elle pouvait y aller. Là encore, son père se montrait réticent, comme chaque fois qu'elle sortait avec ses amies.

— C'est ma dernière soirée avec mes amies, mentit Lizzy. Emily et Brooke partent demain pour San Diego.

— Tant mieux, dit-il. Il est temps que tu commences à fréquenter des gens de ton âge. Qui conduit ?

Il ouvrit la porte et jeta un œil à l'extérieur. Emily lui fit un signe de la main depuis sa coccinelle décapotable.

— Salut, monsieur Gardner !

Son père grommela en refermant la porte.

— Tu ne devrais pas sortir ce soir. Il y a toujours ce tueur en liberté.

Oh non, pas encore. Le célèbre tueur d'adolescentes n'avait pas sévi depuis plusieurs mois, mais après avoir assassiné une jeune fille de quinze ans et deux de seize en trois mois, le psychopathe avait réussi à transformer des parents totalement normaux en angoissés chroniques.

— Papa. S'il te plaît ?

— Je veux que tu sois de retour à dix heures.

— Tom, intervint sa mère. J'ai dit à Lizzy qu'elle pouvait rester dehors jusqu'à onze heures et demie. C'est sa dernière soirée avec les filles. Après le bowling, elles rentreront toutes chez Brooke. Tu as déjà rencontré les parents de Brooke. Tout ira bien.

— Je n'aime pas ça, lança son père en secouant la tête.

— Vas-y, l'encouragea sa mère avec un geste de la main. On te voit plus tard dans la soirée.

Lizzy n'attendit pas qu'on le lui dise deux fois. Oubliant le rouge à lèvres qu'elle avait laissé tomber, elle se rua vers la porte sans un regard en arrière.

Samedi 17 août 1996, 23 h 25

Lizzy n'avait pas envie que la soirée se termine. Jared la ramenait chez elle. Elle regardait par la vitre, il faisait noir, la nuit était magnifique... une soirée parfaite.

Jared tourna à droite sur Emerald Street.

— Ça te dérange de me déposer ici? demanda-t-elle en désignant le virage au bout de la rue. Je marcherai. Si papa voit que tu me ramènes, il va me tuer.

Jared gara la Ford Explorer de son père sur le bas-côté de la route et coupa le moteur. Lizzy décrocha sa ceinture. Elle se pencha vers lui et pressa ses lèvres contre les siennes. Lorsqu'elle se retira, ses yeux étaient humides.

— Qu'y a-t-il?

— Je ne sais pas, dit-elle. Je déteste cette impression... comme si je n'allais plus jamais te revoir.

Jared l'attira contre lui et déposa un baiser sur le bout de son nez, sur sa joue et sur son menton, avant de l'embrasser sur les lèvres. Chaque baiser était comme le premier. Et maintenant, il partait à l'université. La vie était si injuste.

— J'aimerais que cette soirée ne se termine jamais, dit-elle.

— Moi aussi, répondit-il avant de l'embrasser à nouveau, plus intensément cette fois.

Elle aimait tout chez Jared Michael Shayne : son allure, les sensations qu'il lui procurait, son odeur et le son de sa voix.

— Jared?

— Hmm?

— Tu ne vas pas m'oublier, hein?

— Impossible.

Il y eut un long silence, puis il éclata de rire avant d'ajouter :

— Regarde-nous. On se comporte comme si on n'aurait jamais se revoir. Je pars à Los Angeles, pas sur Mars. C'est à cinq ou six heures tout au plus. Tu n'as qu'à m'appeler et je serai là.

— C'est promis ?

— C'est promis.

Il l'embrassa à nouveau.

Tout à l'heure, juste avant qu'il ne gare la voiture, l'horloge du tableau de bord indiquait 23 h 25. Sans doute son père était-il déjà fou d'inquiétude.

— Je ferais mieux d'y aller.

Elle se tourna vers la portière, mais sa main l'arrêta.

— Je t'aime, Lizzy. Ce n'est pas terminé. Ce n'est que le début.

Elle esquissa un sourire.

— Tu as raison. Je t'aime aussi. Appelle-moi dans la matinée, avant ton départ, d'accord ?

— Je le ferai.

Il regarda la rue devant eux.

— Laisse-moi te rapprocher un peu plus. Il est trop tard pour que tu marches toute seule dehors.

Elle aimait le voir s'inquiéter pour elle, mais il avait parfois tendance à la traiter comme une petite fille. Elle avait passé suffisamment de dîners dominicaux dans la famille de Jared pour savoir que son père se montrait parfois autoritaire et exigeant. Elle ne voulait pas que Jared ou qui que ce soit lui dise ce qu'elle avait à faire. Et puis, elle serait punie pendant un mois si son père voyait Jared la déposer alors qu'elle était censée être en compagnie d'Emily et Brooke. Lizzy l'embrassa furtivement sur la bouche, puis se retourna et descendit de la voiture.

— Ça va aller, dit-elle en refermant la portière avant de lui envoyer un baiser.

Il répondit par le même geste d'affection.

Rassurée, elle se mit en marche vers la maison. Avant de tourner sur Canyon Road, elle jeta un œil par-dessus son épaule, mais Jared s'éloignait déjà en sens inverse. Elle agita tout de même la main en signe d'au revoir.

Elle habitait au bout du pâté de maisons. Elle apercevait la silhouette du saule pleureur que son père avait planté dans le jardin de devant. Le claquement de ses talons sur le trottoir faisait un vacarme à réveiller les morts. Elle s'arrêta et retira ses chaussures. À présent, on n'entendait plus que le coassement lointain d'une myriade de grenouilles qui s'ébattaient dans un cours d'eau.

Zap.

Un lampadaire s'éteignit. En passant, elle leva les yeux vers l'ampoule. Elle n'aurait jamais cru que la rue puisse être encore plus sombre, mais elle s'était trompée. Même les étoiles semblaient l'avoir abandonnée. Bon sang, elle avait oublié à quel point elle détestait l'obscurité. La seule chose qu'elle appréhendait plus que le noir, c'était se retrouver *seule* dans le noir.

Jared avait raison. Elle aurait dû accepter qu'il la rapproche de sa maison. Peut-être aurait-il tout simplement pu la ramener chez elle et la raccompagner jusqu'à la porte comme il le faisait habituellement. Elle aurait pu dire à son père que Jared était venu la chercher chez Brooke. Son père l'aurait crue. Il la croyait toujours. Voilà qu'à cause de son entêtement, elle se trouvait dehors... seule... sous un ciel d'un noir d'encre.

Un froissement se fit entendre près du portail d'une maison voisine. La chair de poule lui hérissa les poils des bras. Elle s'arrêta et tendit l'oreille, espérant apercevoir Fudge, le labrador couleur chocolat qui donnait des coups de langue aux passants. Elle reprit sa marche avant d'entendre à nouveau le martèlement léger sur le trottoir. C'étaient des bruits de pas.

— Jared ? C'est toi ? Ce n'est pas drôle, tu sais.

Elle fit volte-face. Derrière elle, la rue était vide. Les lumières étaient éteintes chez les voisins ; apparemment, personne ne regardait par sa fenêtre. Aucun chien n'aboyait.

C'était bon signe, non ?

Tu t'emballes pour rien.

Elle se remit à avancer, un pied devant l'autre. Pourtant, une étrange sensation montait en elle. Elle l'éprouvait... la ressentait... quelqu'un était en train de l'observer.

Son père disait toujours : « Fie-toi à tes instincts, Elizabeth. Si quelque chose ne te semble pas normal, c'est sûrement que ça ne l'est pas. »

D'un autre côté, on lui avait souvent répété qu'elle avait une imagination trop débordante.

Une brise fraîche lui effleura les bras. Pourtant, il n'y avait pas de vent ce soir... n'est-ce pas ?

Elle devait s'enfuir. Elle aurait dû se mettre à courir dès l'instant où elle s'était sentie observée.

Tac, tac, tac. Elle s'élança si vite qu'elle faillit perdre l'équilibre. Un homme fonçait droit sur elle. Son cerveau lui hurlait : « Cours ! » Malheureusement, ses jambes ne répondaient pas. C'était comme si ses pieds restaient collés au béton.

Paf ! Paf !

Quelque chose heurta violemment sa jambe, puis le côté de sa tête. Une douleur fulgurante lui transperça le crâne. Ses genoux se déroberent. Il n'y avait plus que du noir devant ses yeux : un manteau noir, un masque noir, le ciel noir.

2

Sacramento, Californie

Lundi 19 août 1996

Lizzy ouvrit les yeux. Une douleur intense lui labourait le crâne. Elle grimaça. Elle était allongée sur le ventre, les mains attachées dans le dos. La corde était épaisse et rugueuse. Ses poignets étaient à vif. Elle pouvait à peine bouger. Le bâtard avait pris le temps de passer plusieurs tours de corde autour de son buste, la serrant si fermement qu'elle pouvait tout juste bouger. Elle avait du mal à respirer. Ses chevilles aussi étaient attachées.

Où se trouvait-elle ?

Il était difficile de distinguer quoi que ce soit. Sa tête était enveloppée jusqu'aux sourcils dans de la gaze. L'homme l'avait frappée aux jambes et sur le crâne avant de le recouvrir de gaze ! Il lui avait aussi parlé. À cause de l'étrange micro qu'il utilisait, il avait la même voix que le robot des Robinson, dans les rediffusions qu'elle avait vues du feuilleton *Perdus dans l'espace*. Le ton était d'autant plus lugubre que l'homme portait un masque sorti tout droit d'un vieux film de Batman.

Depuis combien de temps était-elle ici ? Quelques heures, un jour, deux jours ?

Alors que ses yeux s'accoutumaient à la pénombre de la pièce, la douleur qui lui pilonnait le crâne comme

une massue commença à s'estomper, pour se muer peu à peu en coups moins violents concentrés sur le sommet de sa tête. Des formes se dessinaient. Des volets sombres étaient plaqués devant une fenêtre rectangulaire, mais la lumière se frayait un chemin à travers de petits interstices. Des toiles d'araignées soyeuses aux motifs élaborés s'étiraient depuis le coin de la fenêtre jusqu'au plafond.

Un frisson lui parcourut la colonne vertébrale.

La peur menaçait de la submerger totalement, mais elle savait qu'elle n'avait pas la moindre chance de sortir d'ici si elle perdait son sang-froid.

De nombreuses boîtes en carton étaient empilées sur sa droite. Elle essaya de remuer les bras, en vain. Elle n'avait pas envie de mourir. Combien de filles avaient été portées disparues ? Deux ? Trois ? Plus important encore, combien d'entre elles avaient été retrouvées vivantes ?

La réponse était zéro. Une petite bête se mit à ramper le long de sa jambe. Elle pouvait la sentir remonter. Elle retint son souffle et la créature qui se trouvait sur sa jambe s'immobilisa soudain.

Pourquoi s'était-elle arrêtée ? Pour la mordre ?

Son corps tout entier fut pris de frissons. Elle avait envie de hurler, mais elle ne ferait qu'attirer l'attention du fou. Que se passerait-il alors ?

L'affreuse bestiole se remit à avancer. Une araignée avec le corps d'un cafard, se dit-elle. Elle pouvait sentir son abdomen peser contre sa peau, tandis que l'insecte avançait, lentement mais sûrement. Elle se débattit à nouveau contre ses liens en essayant désespérément de dégager ses bras, ses jambes, ses hanches. Rien n'y fit. Son ventre gargouilla et elle eut un haut-le-cœur.

Tu ne vas pas vomir, Lizzy. Reste calme. Respire. Ce n'est pas parce que les autres filles n'ont pas réussi à s'en sortir que ce sera aussi ton cas.

Réfléchis.

Concentre-toi.

Elle avait récemment regardé une émission d'Oprah, qui expliquait comment réagir dans des situations extrêmes, par exemple si votre voiture s'enfonçait sous l'eau. La première chose à faire était de garder son calme.

Elle ferma les yeux, inspira, puis expira lentement. La nausée s'estompa. Quand elle les rouvrit, ce fut pour apercevoir une araignée qui détalait sur le parquet, à quelques centimètres de son visage. Puis une autre... et une autre encore.

Bon sang, que se passait-il? D'où arrivaient-elles?

Elle tourna la tête aussi loin que son cou le lui permettait. Quelle horreur! À quelques mètres d'elle à peine se trouvait un gigantesque aquarium grouillant d'insectes. Il y avait non seulement des araignées, mais aussi des scorpions et des mille-pattes. Les bestioles grimpaient les unes sur les autres pour essayer de s'échapper. Comme elle, elles étaient prises au piège.

La créature sur sa jambe avançait toujours, elle venait de dépasser son genou. *Ce n'est qu'un insecte... un stupide insecte. Ressaisis-toi, Lizzy. Au moins, tu n'es pas dans l'obscurité.* Plus que toute autre chose, elle redoutait le retour du psychopathe. Elle ne voulait pas mourir.

Les images des autres filles lui vinrent à l'esprit. Elle se tortillait comme une mouche engluée dans une toile, sans tenir compte de la douleur lancinante qui la transperçait tandis qu'elle essayait de sentir à quel endroit la corde était nouée dans son dos.

Soudain, une étrange sérénité l'envahit. Sa volonté de vivre était plus forte et plus coriace que le monstre qui l'avait attachée. Le fou, qu'elle avait décidé de surnommer Spiderman à cause des araignées, ignorait probablement qu'elle était d'une souplesse redoutable. Ce bâtard

dégénéré était loin d'imaginer à quel point elle était capable de plier ses membres et ses articulations. L'odeur prégnante de son propre sang lui retourna l'estomac. Il ne fallait pas qu'elle s'évanouisse maintenant. Elle devait se détacher et sortir d'ici avant qu'il ne revienne.

Oublie Spiderman.

Concentre-toi.

Une légère pression sur l'épaule gauche devrait faire l'affaire. Elle avait souvent déboîté son épaule pour impressionner ses amis en soirée. D'après le médecin, il s'agissait d'une dislocation posturale non traumatique. Si elle y parvenait... si elle pouvait diriger son bras juste de ce côté... et un peu plus loin sur la gauche...

Concentre-toi, Lizzy. Crac.

Une larme coula le long de sa joue, sur le contour de sa pommette. *Dieu soit loué.*

L'élancement dans ses épaules disloquées était infime comparée à la douleur insoutenable dans sa tête et la sensation de brûlure qu'elle ressentait à la jambe, à l'endroit où il l'avait frappée avec un ustensile massif et contondant. Elle roula sur le sol pour détendre ses liens, puis rentra le menton dans sa poitrine et se servit de ses dents pour tirer sur la corde. La technique fonctionnait. Les cordes étaient de plus en plus lâches. Elle parvint à dégager sa main droite. Oui ! Le reste était facile.

Elle se retourna, s'assit et, de sa main droite, détacha les cordes qui entouraient ses chevilles. Elle n'avait pas de temps à perdre. À l'aide de son bras droit, elle ramena son bras gauche contre son buste et remit l'articulation de son épaule en place. Elle se sentit soulagée.

Elle se redressa. L'adrénaline qui pulsait dans ses veines lui permettrait de continuer sans s'évanouir. Une araignée tomba de sa tête et atterrit sur le sol devant elle. La bête à huit pattes était grosse, hérissée de poils bruns.

Pieds nus, Lizzy la repoussa du bout des orteils avant de frotter énergiquement ses cheveux emmêlés pour en déloger les autres insectes. Elle s'était fait piquer deux fois, peut-être plus.

Il y avait des araignées partout. Elles rampaient sur le sol et tout autour des boîtes empilées. Elle resta immobile en attendant que le vertige s'estompe.

Va-t'en, Lizzy. Sors d'ici.

Sa jambe faillit se dérober lorsqu'elle fit le premier pas, mais elle parvint à se retenir au mur pour ne pas perdre l'équilibre. Ce n'était pas le moment de s'attarder sur ses blessures et sa douleur. Elle devait s'en aller.

Elle glissa un œil à travers la fente des volets. À l'extérieur, des barres de fer encadraient la fenêtre. Elle boitilla jusqu'à l'entrée et découvrit avec surprise que la porte n'était pas fermée à clé.

Elle tendit l'oreille. Quelqu'un parlait, on entendait des voix. Une télévision était allumée. Lentement, elle sortit dans un couloir recouvert d'une épaisse moquette. La maison semblait neuve : murs nus, peinture fraîche, tapis impeccables.

Un pas après l'autre, elle s'avança lentement, en silence. Son regard était rivé sur la porte d'entrée, une porte ordinaire, dotée d'un judas et d'une chaîne. Son cœur battait la chamade.

Oh, mon Dieu. Oh, mon Dieu. Elle avait envie de s'élancer vers la sortie, mais elle était résolue à ne pas faire de mouvement brusque susceptible d'attirer l'attention sur elle. La chaîne sur la porte paraissait épaisse, renforcée par un cadenas métallique volumineux. Elle déglutit et jeta un regard circulaire dans le salon. Une publicité de nourriture pour chien passait à la télévision. Sa langue était épaisse et enflée. C'est alors qu'elle le vit.

Merde !

Le fou. Le monstre. Spiderman. Juste là.

Il était sur le canapé... endormi sur le canapé.

Si elle essayait de déverrouiller la porte pour déguerpir, elle le réveillerait à coup sûr. Il devait bien y avoir une autre issue. Il ne lui fallut pas longtemps pour en dénicher une. Une vitre coulissante située entre la cuisine et une petite salle à manger. Elle allait s'échapper, elle allait vivre et connaître un lendemain.

Elle se dirigea vers la porte en claudiquant. C'est alors qu'elle entendit les pleurs d'un enfant... un long gémissement étouffé qui lui fendit le cœur.

Garçon? Fille? Elle n'en avait aucune idée. Mais quelqu'un d'autre se trouvait dans cette maison. Elle se mordit la lèvre inférieure. À l'extérieur, le soleil se levait, éclairant peu à peu le ciel. De là où elle était, elle pouvait apercevoir un avenir. L'aube d'une nouvelle journée à portée de main... mais le gémissement se fit à nouveau entendre.

— *Aaaahhhhhh.*

Zut!

Elle rebroussa chemin en boitant et son regard se posa sur l'homme, toujours allongé dans le canapé. Il n'avait pas bougé. Ses yeux étaient fermés. Sa barbe soigneusement taillée ne parvenait pas à masquer son visage juvénile. Ses cheveux brun foncé et coupés court encadraient une grosse oreille molle ; il n'avait pas un seul cheveu gris. Il était couché sur le côté, de sorte qu'elle ne voyait que la moitié de son visage. Elle distingua une pommette haute et un teint bronzé. Soudain, les sanglots lui parvinrent à nouveau. Moins forts, cette fois. Pourquoi n'arrivait-elle pas à détacher son regard du monstre ? Il n'avait pas l'air d'un fou. On aurait dit un homme d'affaires quelconque, qu'elle aurait pu croiser dans la rue et saluer de la tête. Il paraissait « normal ».

Elle se ressaisit et passa son chemin, revenant d'un pas traînant sur la moquette du couloir. La douleur dans sa jambe était insoutenable et sa tête était prise dans un étau, mais elle ne flanchait pas. Elle se maudissait d'être aussi stupide. Quelle inconscience ! Elle avait envie de vomir.

Trois portes. L'une d'elles ouvrait sur la pièce aux araignées. Les deux autres étaient fermées. Elle attrapa la poignée sur sa droite et la tourna délicatement en prenant soin de ne pas faire de bruit, avant de jeter un œil à l'intérieur. C'était une chambre d'amis. Une chambre d'amis tout à fait ordinaire, avec un couvre-lit en patchwork. Sur la table de chevet était posée une lampe ornée d'un abat-jour artisanal à fanfreluches, semblable à ceux que sa grand-mère fabriquait au crochet. Rien dans cette maison ne lui semblait logique. De la peinture fraîche et des édre-dons cousus à la main dans la demeure des supplices ! Elle se dirigea vers l'autre porte. Lorsqu'elle l'ouvrit, une odeur de moisi et de renfermé lui envahit les narines.

Elle posa la main sur sa bouche en découvrant la vision d'horreur qui s'offrait à elle. La puanteur était écœurante : une odeur d'œufs pourris et de rongeurs morts. Un lit occupait la majeure partie de la petite chambre. En guise de décorations, deux crânes trônaient sur deux des quatre colonnes du lit... et il ne s'agissait pas du genre de crâne que l'on voyait parfois dans les cabinets médicaux. Quelque chose se détachait sur les os. *De la peau ? Des cheveux ? Oh, mon Dieu.* Elle eut un haut-le-cœur.

Un mouvement attira son attention – elle avait localisé le bruit. Un enfant se trouvait sur le sol. Treize ans ? Quatorze ans ? Ses bras et ses jambes squelettiques étaient attachés à une colonne du lit. Il était difficile de déterminer s'il s'agissait d'un garçon ou d'une fille, mais à en juger d'après le collier en argent autour de son

cou, elle devina que c'était une jeune fille. Ses cheveux châtain clair étaient courts et coupés de manière inégale, sans doute avec un couteau émoussé. Elle était si fine. Son visage était pâle et ses grands yeux marron étaient ronds et exorbités. Les vêtements de la fille étaient déchirés et maculés de sang.

Avant même de réaliser qu'elle s'était précipitée à son secours, Lizzy arrachait déjà les cordes avec les mains, desserrant les nœuds à l'aide de ses dents. Les larmes coulaient à torrent sur ses joues. La jeune fille ne tenait pas debout et Lizzy la souleva de terre avant de s'élancer hors de la chambre, dans le couloir. Elle serrait les dents pour ne pas hurler sa souffrance.

Elle ne prit pas la peine de s'arrêter pour voir si l'homme était toujours sur le canapé et se rua vers la porte à vitre coulissante. Elle devait s'enfuir au plus vite. Comme elle avait besoin de ses deux mains pour ouvrir la porte, elle fut contrainte de déposer la fille sur le sol. Lorsque enfin elle la récupéra et sortit, la lumière vive du soleil l'aveugla. Un gros chêne tendait ses branches dans sa direction. À part la cime des arbres, elle ne pouvait rien distinguer.

Du moins, pas tout de suite. Il fallut un moment à Lizzy pour l'apercevoir.

Il se tenait près de la barrière.

Il attendait.

La fille dans ses bras devait l'avoir vu, elle aussi, car des sons étranges s'étaient mis à sortir de sa bouche.